

d'Avril, et d'attendre que les glaces fussent fondues afin de pouvoir avec notre chaloupe achever notre voyage : le hazard seul pouvait nous apporter du secours dans cet endroit, d'aurait été nous flatter que d'espérer qu'il nous en vint aucun. Dans cette conjoncture il était nécessaire d'examiner mûrement ce que nous avions de vivres, et d'en régler la distribution de telle sorte, qu'ils pussent durer jusqu'à ce tems. Nous réglâmes donc notre nourriture de la manière suivante : le matin nous faisons bouillir dans de la neige fondue deux livres de farine pour avoir de la colle ou de la bouillie à l'eau ; le soir nous cuisions de la même façon environ le même poids de viande ; nous étions dix-sept, et par conséquent chacun de nous avait environ quatre onces de nourriture par jour. Il n'était pas question de pain ni d'autre chose. Une fois la semaine seulement nous mangions des poix au lieu de viande, et quoique nous n'en prissions chacun que plein un cueillié à bouche, c'était en vérité le meilleur de nos repas. Ce n'était pas assez d'avoir fixé la quantité de la nourriture que nous devions prendre ; il fallait encore régler qu'elles seraient nos occupations. Nous entreprîmes Léger, Basile, et moi de couper quelque tems qu'il fit, tout le bois nécessaire ; quelques uns se chargèrent de le porter ; et d'autres s'offrirent à écarter la Neige, ou plutôt à en diminuer l'épaisseur sur la route que nous prendrions pour aller dans la Forêt.

Vous serez peut-être surpris de ce que je me chargeai de couper le bois, cet exercice ne vous semble pas fait pour moi, et peut-être croyez vous qu'il est au-dessus de mes forces ; vous, avez raison dans un sens, mais en faisant réflexion que les exercices violens ouvrent les pores, et donnent passage à quantité d'humeurs qu'il serait dangereux de laisser croupir dans le sang, vous comprendrez facilement que c'est à ces exercices que je dois ma conservation, j'ai toujours eu la précaution de me suer extraordinairement lorsque je me suis senti appesanti, ou attaqué de la fièvre ; et surtout lorsque j'ai cru être surpris du mauvais air. J'allais donc tous les jours au bois, et malgré les efforts que l'on faisait pour écarter la neige, nous y entrions souvent jusqu'à la ceinture. Ce n'était point là la seule incommodité que nous recevions dans cet exercice : les bois qui se trouvaient à notre portée étaient

fort branchus, et tellement chargés de neige, qu'aux premiers coups de hache, elle abattait celui qui les avait donnés, nous étions tous trois alternativement abattus, et souvent nous tombions chacun deux ou trois fois ; alors nous continuions l'ouvrage, et quand par des secousses répétées l'arbre se trouvait déchargé de neige, nous l'abattions, le mettions en pièces, et revenions tous les trois à la cabanne avec chacun notre charge : pour lors nos camarades allaient chercher le reste, ou plutôt ce qu'il en fallait pour toute la journée ; nous trouvions ce métier là bien dur, mais il fallait absolument le faire, et quoique la fatigue fut extrême, il y avait tout à craindre si nous négligions de la prendre avec la même assiduité ; elle augmentait de jour en jour, car à force d'abattre du bois, nous étions obligés d'en aller chercher plus loin, et conséquemment de frayer une route plus longue. Notre foiblesse devenait plus grande à proportion que notre travail était plus fort. Des branches de sapins jetées indifféremment nous servaient de lit, la vermine nous rongait, car nous n'avions pas quoi changer de linge, la fumée et la neige nous causaient aux yeux des douleurs incroyables, et pour comble de maux nous ne pouvions aller à la selle, et nous avions un flux d'urine qui ne nous donnait point un moment de relâche. Je laisse aux Médecins à examiner d'où ces deux incommodités pouvaient provenir ; quand nous en aurions su la cause, cette connoissance ne nous aurait servi de rien ; il est assez inutile de découvrir la source d'un mal quand on n'est pas à portée d'y trouver aucun remède.

Le vingt-quatre Décembre, nous fîmes sécher les ornemens de la chapelle, nous avions encore un peu de vin, je le fis dégeler, et le jour de Noël, je célébrai la Messe ; lorsqu'elle fut finie, je prononçai un petit discours pour exhorter nos gens à la patience. C'était une espèce de parallèle de ce qu'avait souffert le Sauveur du Monde, avec ce que nous souffrions ; et je finis en leur recommandant d'offrir leurs peines au Seigneur, et en les assurant que cette offrande était un titre pour en obtenir la fin et la récompense. On exprime beaucoup mieux les maux que l'on sent que ceux qu'on voit sentir aux autres. Mon discours eut l'effet que j'en attendais, chacun reprit courage, et se résigna à

four
nou
dans
L
ble
sur
dans
et l
nous
brisa
emp
Foul
par t
leme
pe av
terna
à nou
rance
les co
d'emp
laient
avons
au pie
plus
leurs
leus p
parent
Quelle
le plus
des lar
vous ce
autres
lettre f
J'eu
forces
mes c
que je
patient
la triste
la quel
de leur
je pris
fait ; j
furent
" irrite
" mau
" dont
" coup
" sans
" puni
" et qu
" défel
" du
" Que
" je, f
" votre
" des f